4e Année. - Numéro 121. Dimanche 1ER Mai 1898

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

# L'Egalité

Journal Socialiste Quotidien
DE ROUBAIX-TOURCOING

BUREAUX
93, Grande-Rue, 93
ROUBAIX

BUREAUX
2, Rue de la Cloche, 2
TOURCOING

DÉPOT LÉGAL
Nord
N° 741
1898

LA POLITIQUE

## M. Waldeck-Rousseau

M. Waldeck-Rousseau sera, ce soir, à Roubaix.

Il parlera, *à huis-clos*, sur la scène de l'Hippodrome.

Réconcilié depuis longtemps avec les féodalités financières qu'il flétrissait, à Rennes, en 1882, il vient apporter le concours de sa parole à M. Eugène Motte.

Mais il y vient, qu'on me passe l'expression, « déshabillé ; » et c'est un de ses anciens collègues du *grand ministère*, qui, magistralement, dans la *Dépêche* (de Toulouse) du jeudi 28 avril courant, — c'est M. Allain-Targé, qui nous le montre tel qu'il est aujourd'hui.

D'abord, M. Allain-Targé reproche à son ex-collaborateur Waldeck-Rousseau d'abuser de l'étiquette gambettiste :

— « *Le nom de Gambetta, dit-il, est fait pour être inscrit sur le drapeau de la République et non sur l'enseigne d'une boutique électorale* ».

Et après avoir rappelé l'œuvre de M. Waldeck-Rousseau, aux temps lointains où M. Waldeck-Rousseau n'était pas encore l'avocat des Eiffel, des Motte et des coulissiers prussiens, M. Allain-Targé constate que, subissant sans doute l'influence du milieu, — « car un bon avocat doit se mettre dans la peau de ses clients, » — cet homme qui imposa au cabinet Ferry la ratification par le Sénat de la loi sur les syndicats professionnels, *a depuis plaidé le dossier des grands patrons*, c'est à dire contre la loi qu'il défendait, il y a seize ans !

Mais sur la révolution à rebours qui s'est accomplie dans les idées économiques de M. Waldeck-Rousseau, l'*opinion* est généralement fixée ; voyons donc comment son ancien collègue, traduisant la pensée de Gambetta, apprécie ses complaisances au profit de ces Ralliés de la dernière heure, — tels les Motte, les Loyer, les Masurel, les Montalembert et autres Rogez, — « qui viennent à la République avec l'autorisation de leurs princes, en se moquant de la République du haut de leur gentilhommerie »... ou de leurs sacs d'écus !

— « Est-ce que Gambetta ne vous aurait pas rappelé, s'écrie M. Allain-Targé interpellant M. Waldeck-Rousseau, à vous l'homme de l'Ouest, le mot célèbre : « les Blancs seront toujours les Blancs ?» *Et comment aurait-il considéré cette alliance cordiale et stupide que vous conclurez avec le pape*, cette soumission à l'Eglise qui n'a pas seulement des conséquences passagères, mais qui livre aux Jésuites les femmes et les enfants de notre Bourgeoisie, nos Etats-Majors militaires, notre diplomatie, nos colonies et l'indépendance même de nos écoles et de nos lycées ?»

Et M. Allain-Targé, se faisant l'écho de Gambetta, répond :

« Ce sera la cause de la décadence de la France et notre héritage de science et d'art en sera compromis ! »

Après un hommage vibrant et ému au patriotisme du « Maître » qui, au lieu de rêver de grand empire d'Afrique, d'Orient, ou d'Extrême-Orient ; qui ne fit jamais partie d'aucun groupe colonial sous la présidence de M. le prince d'Aremberg ; *qui restait hypnotisé par la trouée des Vosges*, — M. Allain-Targé, rapprochant le passé du présent, dit :

— « Jamais Gambetta ne songea à limiter les droits du suffrage universel, l'initiative des députés, ses élus, les droits financiers de la Chambre ; *jamais surtout il ne songea à transporter de la Chambre au Sénat le pouvoir politique*, à mettre celle-ci au régime des dissolutions à jet continu, *selon le caprice d'un pouvoir exécutif complice d'un Sénat usurpateur*. Le pouvoir ministériel ainsi conquis et conservé pour le compte d'une oligarchie de candidats officiels et de sénateurs à peu près inamovibles, lui eût fait horreur. Il eût avec toute sa véhémence *écrasé dans l'œuf cette conspiration digne des constituants orléanistes de 1875, cette conspiration contre le Suffrage universel* qui est maintenant le principal article du programme des néo-opportunistes satisfaits de 1898. »

En bon français, cela veut dire que Gambetta dont M. Waldeck-Rousseau a le toupet de se réclamer répudierait avec indignation et énergie, la politique de capitulation, de lâchetés, de mensonges, de bassesses, de trahison dont l'avocat de M. Eiffel, vient aujourd'hui se faire le défenseur à Roubaix.

— « Car, ajoute M. Allain-Targé, Gambetta crut toujours, en vrai démocrate qu'il était, aux droits inaliénables du Suffrage Universel. C'était sur le Suffrage Universel *et non sur des puissances d'argent* ou des influences d'arrondissement qu'il s'était appuyé pour mener pendant quatorze ans sa lutte contre l'Empire, *contre les Versaillais*, contre les prétendants, *contre les cléricaux et contre les aristocrates financiers ou terriens*.

Ce fut la coalition de tous ces gens-là qui détestaient sa personne et son esprit autant que le Suffrage Universel ; *ce fut cette coalition anti-républicaine et contre-révolutionnaire* qui le poursuivit toute sa vie et essaya de le déshonorer à son retour de Bordeaux, après la guerre de 1870, ne lui pardonnant pas la Défense nationale. Ce fut elle qui rédigea cette Constitution de 1875 qu'il serait bien étonné de voir M. Waldeck-Rousseau déclarer intangible. Ce fut cette même coalition enfin qui, en 1881, ne laissa Gambetta prendre le pouvoir que pour le faire tomber dans un piège et l'abattre...»

Or, c'est sur les puissances d'argent, sur l'aristocratie financière, anti-républicaine et contre-révolutionnaire, sur la coalition qui fit la Constitution monarchique que nous subissons, sur les insulteurs et les diffamateurs de Gambetta, sur M. Eugène Motte et sa suite de cléricaux et de ralliés que M. Waldeck-Rousseau s'appuie aujourd'hui pour barrer la route aux aspirations populaires !

M. Allain-Targé a donc cent fois raison de lui défendre de se servir du nom de Gambetta pour recommander à la Démocratie ses conseils et son programme « que Gambetta lui ordonnerait de déchirer s'il vivait encore. »

Le seul droit qu'ait le défenseur de M. Eugène Motte, son ancien collègue dans le *grand ministère* le lui indique avec une cinglante ironie. C'est de dire au Suffrage Universel de sa voix la plus insinuante :

— « Petit, petit ! Suffrage Universel, mon cher, à quelle sauce te plaît-il d'être mangé ? A la sauce *romaine*, à la sauce *sénatoriale* ou au vinaigre *d'Orléans ?* »

Mais, comme le Suffrage Universel, à Roubaix notamment, n'entend pas du tout être mangé, il est absolument certain que, ce soir, M. Waldeck-Rousseau recevra l'accueil que lui valent ses trahisons si éloquemment dénoncées par M. Allain-Targé et l'avocat des Eiffel, des Cohen, des Symons, des Lippman, des Rannheim et autres écumeurs de notre marché financier apprendra, à sa confusion, qu'il est des causes qu'on ne soutient pas à la barre du Peuple !

G. SIAUVE-EVAUSY.

## REVUE DE LA PRESSE

FUTURES RÉPUBLIQUES

Du *Radical* :

M. Sigismond Lacroix compte sur la loyauté et l'honnêteté des républicains espagnols : il espère que, une fois au pouvoir, ils n'hésiteront pas à reconnaître la République de Cuba :

La guerre d'émancipation ne se terminera, logiquement, que lorsque l'Espagne aura consenti à abandonner toute souveraineté sur Cuba.

C'est donc à cette éventualité que doivent se résigner d'avance les républicains espagnols : ils feront ce qui sera en leur pouvoir pour l'éviter, bien ; ils en rejettent la responsabilité sur la monarchie expirante, très bien ; mais n'empêche qu'ils devront, au nom de la future République d'Espagne, reconnaître l'indépendance de la future République de Cuba.

A TRAVERS CHAMPS

De la *Petite République* :

Le citoyen Jaurès constate avec une joie [illegible] combien le paysan, jadis rebelle à l'idée socialiste, se [illegible] au socialisme.

Tous les paysans aspirent à une vie plus humaine, plus heureuse, moins accablée. Et c'est parce que le socialisme lutte pour eux et les aime, que malgré les manœuvres de la mine, malgré la coalition des quatre journaux opportunistes et réactionnaires répandus à profusion contre moi, j'ai confiance dans la victoire.

Nos ennemis et le marquis de Solages en tête, nous accusent une fois de plus d'exciter « la lutte de classes ». Et cette lutte, ce sont eux-mêmes qui l'affirment et l'étalent avec une prodigieuse inconscience.

Pourquoi, en effet, ces haines contre nous, sinon parce que nous avons demandé passionnément la justice pour les travailleurs et les humbles ? Et quand les paysans de nos régions voient se grouper contre nous « tous les gros », aussi bien les prétendus républicains d'hier, opportunistes passés à l'ennemi que les réactionnaires de vieille roche, quand ils voient rassemblés, comme avant-hier à la foire de Valdérie, les cléricaux militants, les nobles, les bourgeois opportunistes, quand ils voient ranger côte à côte, fraternellement, la voiture élégante qui a amené le gentilhomme, la charrette anglaise qui a conduit le petit viveur opportuniste, le break qui a charrié la garde prétorienne du capital, portions de la mine et policiers de la Verrerie, ils disent que toute la classe riche se coalise contre nous et qu'il faut que tous les travailleurs se groupent pour nous.

Ce sont nos ennemis qui enseignent aux paysans le sens profond de la lutte de classes.

## Les Progrès du Socialisme

Le parti socialiste s'affirme en ces élections législatives comme jamais il ne s'est affirmé : aussi ses puissants adversaires le combattent-ils avec la rage du désespoir.

Ce parti né d'hier, qui montre déjà tant de vigueur et tant d'éclat, ce parti sorti des nuages du socialisme utopique, de ce Socialisme qui fit plus de mal en 1848 et en 1871 que les répressions sanglantes et horribles exercées contre les insurgés de juin et des fédérés de mai, ce parti qui est enfin en possession de sa doctrine scientifique et de sa politique expérimentale, présente aujourd'hui 350 candidats au suffrage universel.

Ce n'est du reste pas en vain que l'instruction gratuite et obligatoire répand ses lumières dans les cerveaux de l'ouvrier des villes et de l'artisan des champs.

Fatalement, ce sont les travailleurs de l'industrie qui devaient les premiers tirer profit pour leurs tentatives d'émancipation politique et économique de cette instruction primaire qu'ils ont reçue dans les écoles publiques.

Ils ont, tout d'abord, sous l'inspiration des bourgeois politiciens, fondé des cercles politiques, des syndicats économiques, des coopératives, des unions et des fédérations, des sociétés de secours mutuels, toutes sortes de sociétés dans lesquelles ils se sont initiés aux grands problèmes des droits et devoirs de l'homme, de l'économie politique et sociale, de l'éducation administrative, de la fraternité humaine et de la solidarité sociale.

Ainsi se préparait le terrain sur lequel devait fleurir tôt ou tard le socialisme scientifique que des adversaires de mauvaise foi appellent le socialisme allemand parce que c'est Karl Marx qui l'a expurgé de toutes les utopies.

Le Parti ouvrier dont on connaît l'admirable organisation et la vigoureuse force d'expansion dans le Nord est sorti de ces différents groupements : ses membres, qui étaient, il y a dix-huit ans, deux pelés et trois tondus, sont, les uns d'anciens membres des cercles républicains, les autres des membres des syndicats et des coopératives, presque tous des mutualistes.

Ils étaient onze mille, à Lille, aux élections municipales complémentaires, au premier tour de scrutin ; ils seront quelques milliers de plus aux élections législatives.

Dans les campagnes, le Socialisme rencontre des ruraux qui savent au moins lire un journal ; si l'association économique se développe à peine, l'association politique permet néanmoins aux serfs de la glèbe de comprendre tout ce que vaut l'idée Nouvelle. Ils ont eu l'occasion, en ces dernières années, d'entendre parler beaucoup de socialisme, de lire dans leurs journaux les discours des députés socialistes à la Chambre.

Or, les mécontents, ceux dont la propriété est rongée par l'hypothèque et l'impôt et ceux qui viennent travailler en ville côte à côte avec les collectivistes urbains, deviennent des socialistes. Ceux qui croient en la panacée de la corporation et du mutualisme que MM. Méline, Poincarré et Deschanel préconisent en opposition au collectivisme, ceux-là suivront les premiers, ils iront fatalement au socialisme.

Ils ignorent, nos adversaires bourgeois que l'homme « associé » est quelque peu un socialiste et que seul l'homme « isolé », l'individualiste, est toujours un réfractaire au socialisme.

La poussée socialiste se manifeste par deux signes irrécusables : d'une part, en les promesses que font les candidats bourgeois de toutes couleurs dans leurs professions de foi électorales, promesses qui frisent plus ou moins le socialisme d'Etat et, d'autre part, en cette action formidable du parti ouvrier qui, sans le sou et sans autre ressource que le dévouement de ses membres, met en ligne dix-huit candidats dans le Nord, entre en lutte dans toutes les régions de la France, développe sa presse et voit grossir chaque jour le nombre de ses écrivains et de ses orateurs.

Partout, il multiplie ses réunions et accroît au centuple son agitation ; son activité est de tous les jours ; ses orateurs parcourent les campagnes et vont y faire aimer les principes de justice, d'égalité et de fraternité.

Contre les barons et les marquis, les nobles et les riches, qui, comme au temps des malandrins et des truands, envoient sur le chemin des orateurs socialistes, des bandes de voyous et de vendus, pour les assommer à coups de matraques, le Parti ouvrier lui oppose un courage qui fait de chacun de ses membres autant d'apôtres, au besoin autant de martyrs de la foi, en l'avenir de bonheur de l'Humanité.

Colleurs d'affiches, porteurs de bulletins, prosélytes de tous âges, orateurs et candidats, tous marchent à l'exemple des sans-culottes qui, en 1792, parcouraient le monde en sabots, la baïonnette en avant, pour affranchir le genre humain.

Ils marchent à la conquête de la République sociale !

H. GHESQUIÈRE.

## MOTTE FINANCIER

Motte-Pain chier préconise le remplacement des contributions mobilière, personnelle et des portes et fenêtres par un impôt établi sur les signes extérieurs de la richesse.

Notre confrère et ami Maurice Sarrant qui vient de faire en Suisse une enquête très complète et très probante sur le fonctionnement de l'impôt sur le revenu, a été appelé justement à demander à de hautes personnalités de la République voisine ce qu'elles pensaient d'un impôt aussi basé sur les signes extérieurs de la richesse.

« — Je trouve que ce système serait fort mauvais, lui a répondu tout d'abord, un conservateur suisse, M. Berdez, député du canton de Vaud. Il n'y a rien de plus trompeur que les prétendus signes extérieurs. C'est une *cocasserie* au moins aussi extravagante que votre impôt de portes et fenêtres.

Je ne trouve qu'un mot pour exprimer ma pensée sur l'impôt basé sur les signes extérieurs, *c'est un expédient*.»

— « Nous le connaissons bien cet impôt basé sur les signes extérieurs de la richesse, dit M. Ceresole, autre conservateur, ami du duc d'Aumale.

Nous l'avons eu en Suisse il y a cent ans, et nous ne le regrettons pas. Avec cet impôt, aux environs de 1798, celui qui possédait une montre en or payait un impôt spécial. C'est l'impôt qui oblige une famille ayant plusieurs domestiques qui soignent les enfants, et dans l'intervalle de leur service à la maison, travaillent aux champs, à payer 5 ou 6 fois plus que le vieux couple d'avares qui se passeront de domestiques, pour mieux thésauriser...

Un impôt ayant pour base les signes extérieurs serait d'un arbitraire effrayant. C'est bien pis que la déclaration et pour ma part, je lui préfère celle-ci mille fois.

— « L'impôt établi d'après les signes extérieurs, ajoute M. Paschoud, directeur de la Banque de Lausanne, est une prime à l'avarice en même temps qu'un trompe l'œil. Pour ma part, je considère qu'il est mille fois plus arbitraire que l'impôt basé sur la déclaration.»

Etc., etc.. Ainsi, voilà jugé par des hommes appartenant à la même classe que Motte le système financier qu'il préconise : expédient, arbitraire effrayant, prime à l'avarice.

Le client du défenseur d'Eiffel a, il est vrai, une excuse toute prête : c'est qu'il promet tout avec la ferme intention de ne rien tenir.

En effet, n'a-t-il pas le toupet de parler aussi du minimum de salaire dans les travaux soumis aux adjudications publiques, alors qu'hier même le préfet Laurencean refusait d'approuver des dispositions, bien anodines cependant, inscrites en faveur des travailleurs dans les cahiers des charges du service des eaux de Roubaix-Tourcoing, depuis 1884.

Saltimbanque !

L'ACTUALITÉ

## La Guerre Hispano-Américaine

### ET LE COMMERCE FRANÇAIS

Nous avons signalé, au début des hostilités, les conséquences, pour le commerce en général, de la guerre hispano-américaine : paquebots des grandes compagnies réquisitionnés ou achetés, produits américains n'osant pas affronter la mer, etc.

Ajoutons, aujourd'hui, que le commerce français, en particulier, souffre déjà beaucoup de la lutte engagée entre deux grandes nations.

Nos relations économiques avec l'Espagne d'abord, qui n'avaient jamais été meilleures, se trouvent sensiblement atteintes, bien qu'elles ne puissent être interrompues par terre au point de vue des transports.

Il ne faut pas oublier que nous demandons à nos voisins annuellement pour plus de 200 millions de marchandises qui sont employées ou consommées sur notre territoire.

Nous faisons entrer en Espagne annuellement pour plus de 110 millions de nos produits.

Il convient maintenant d'envisager nos échanges avec les Etats-Unis : Ils sont plus considérables encore. La grande République introduit en France pour près de 300 millions de marchandises directement consommées ; en 1895, elles se montaient à 283 millions.

Nos sorties pour les Etats-Unis l'emportent sur nos entrées ; en 1895, au tableau du commerce général, elles se chiffraient par 441 millions 620,290 francs.

Pour les seuls produits français, le total excédait 288 millions.

Dans le relevé général de notre commerce extérieur, les Etats-Unis sont au cinquième rang pour les importations et l'Espagne au sixième, et, pour les exportations, les Etats-Unis occupent le troisième rang et l'Espagne le huitième.

On s'explique par tout ce qui précède combien la France laborieuse et commerciale doit vivement souhaiter que la lutte ouverte entre ces deux pays soit de courte durée.

Nous avons publié le récit, de source anglaise, de la première bataille ; nous avions raison de faire précéder la dépêche [illegible] nos lecteurs en garde contre les exagérations possibles, car l'issue de cet engagement, présenté, hier, comme un succès pour les Etats-Unis est, au contraire, aujourd'hui plutôt présenté comme un échec.

### NOUVELLES DE LA GUERRE

Madrid, 29 avril.

Les fortifications de Matanzas n'ont pas souffert, malgré les 300 obus lancés par les Américains.

Il n'y a eu ni tué ni blessé ; la seule victime du bombardement est une mule.

L'*Imperial* traite l'amiral Sampson de lutteur sur mer.

Madrid, 29 avril.

Des dépêches de bonne source annoncent que l'ancien chef des insurgés des Philippines, Aguinaldo, ne s'est pas embarqué sur l'escadre américaine.

Celle-ci doit arriver devant Manille dimanche, si l'escadre espagnole ne lui barre pas le passage.

Cette dernière est divisée en deux parties ; le croiseur *Castille* se trouve, avec d'autres navires, à l'entrée du port de Manille, tandis que le reste de l'escadre, sous le commandement de l'amiral Montojo, se trouve à l'extrémité occidentale des Philippines, attendant l'ennemi.

Cette escadre est renforcée par le *Montevideo*, paquebot de 9,000 tonnes, armé en guerre et filant vingt nœuds.

Les Espagnols résidant au Mexique ont envoyé une dépêche au gouvernement offrant d'envoyer à Cuba tous les vivres nécessaires. Convoqués par le gouvernement, les représentants des ordres religieux des Philippines ont déclaré qu'ils donneront jusqu'à leur dernier dollar, jusqu'aux joyaux de leurs églises, et jusqu'au dernier grain de riz de leurs greniers pour la défense de l'Espagne.

On mande de la Havane que le marquis d'Argüelles a fait don de dix millions de francs au général Blanco pour les frais de la guerre. Le marquis est un Espagnol originaire des Asturies, venu à la Havane depuis de longues années sans autre patrimoine que son travail ; entré dans le commerce des tabacs, il arriva peu à peu à la fortune ; aujourd'hui le marquis d'Argüelles est un des premiers capitalistes américains, président des chemins de fer réunis, de la Banque de commerce et colonel des volontaires de la Havane.

Le prince Louis-Ferdinand de Bavière, marié avec une infante d'Espagne, a souscrit 20,000 pesetas pour la flotte espagnole.

Washington, 29 avril.

Au cours d'une entrevue, le secrétaire du trésor a dit que les banquiers de New-York sont partisans d'une première émission de fonds de 200 millions de dollars, car ils croient qu'il faut être prêt à toute éventualité.

Cette somme, s'ajoutant aux 220 millions et aux 100 millions que fourniront annuellement les impôts de guerre projetés, placera les finances du pays sur une base satisfaisante.

Les Etats-Unis ont acheté en tout 80 navires grands et petits, mais il manque encore des éléments indispensables pour les armer en guerre. D'autre part, on signale divers accidents survenus à bord de ces bâtiments.

Washington, 29 avril.

Pour toute réponse à la lettre de provocation du lieutenant Decarronza ex-attaché naval espagnol à Washington, le capitaine du *Maine* Sigsbee se borne à dire que c'est là un document trop curieux pour ne pas trouver place dans son album.

Le capitaine de cavalerie Stahl, habile tireur à l'épée, se substituant au général Lee et au capitaine Sigsbee, a provoqué en duel le lieutenant Decarronza.

New-York, 29 avril.

Les craintes sont plus vives ici depuis qu'une dépêche a appris le départ de l'escadre espagnole de Saint-Vincent (Cap Vert). Selon un autre télégramme, il est à prévoir que d'autres bâtiments sont déjà partis ou vont partir de Cadix. Le total de ces forces comprendrait deux grands cuirassés.

On appréhende que New-York soit l'objectif de cette expédition. L'émotion est d'autant plus vive que malgré les démentis, l'opinion publique reste convaincue que des espions espagnols ont coupé les fils des batteries de mines sous marins placées dans le port et fait sauter la poudrière d'Easton.

On ne met presque pas en doute que l'escadre volante du commodore Schley, chargé de défendre New-York ne soit insuffisante devant l'escadre espagnole, et il se pourrait que l'escadre de l'amiral Sampson, éparpillée par le blocus de Cuba et peut-être à Porto-Rico, ne pût revenir à temps à hauteur de Sandy-Hook.

Le *Minneapolis* et le *Columbia*, qu'on avait dit s'être rendus au devant du paquebot *City of Paris* pour l'escorter, sont en réalité partis pour s'éclairer sur le marché et les forces de l'escadre espagnole.

Le gouvernement fait dire qu'il a pris des mesures pour empêcher l'escadre espagnole de trouver, le cas échéant, du charbon à Terre-Neuve ; mais le *New York Herald* a reçu de Tanger un télégramme portant que le gouvernement espagnol a fait charger 250 tonnes de charbon sur les bâtiments marchands qui accompagnent l'escadre, et on sait que le consul espagnol à Halifax (Canada) a déjà passé plusieurs marchés de charbon au compte de son gouvernement.

En revanche, on annonce que tout est prêt pour le bombardement de la Havane ou de quelque autre point du voisinage de cette ville, sur lequel on espère que le maréchal Blanco sera forcé de porter son attention.

## Echos & Nouvelles

A L'OFFICIEL

L'*Officiel* d'hier publie la nominations de M. Grobaillot, portier-consigne de 3e classe, décoré de la médaille militaire, à la recette buraliste de Burbure (Pas-de-Calais).

HONNÊTE AISANCE

*Le Revue des Revues* publie un curieux article sur un milliardaire, M. Rockefeller, le roi du pétrole.

Sa fortune est évaluée à 1 milliard environ lui rapportant 50 millions par an, c'est-à-dire 2 fr. 50 par seconde !

VIN CENTENAIRE

Il y a quelques jours, à Saint-Pierre d'Albigny, près d'Albertville, deux ouvriers italiens, travaillant à quelques travaux de réparation au château de l'ancien marquis de Leschéraines, ont trouvé dans un mur deux bouteilles de vin de Bourgogne, de l'année 1798.

Je demande à y goûter.

TROP DE NERFS

D'après le *Tageblatt*, un incident qui s'est produit au dîner de gala, à Dresde, pendant les fêtes du jubilé du roi de Saxe, a causé une vive sensation. L'empereur Guillaume, est parti, en effet, brusquement pour Berlin immédiatement après le festin, parce que, dit-on [illegible] d'Autriche et l'honneur du roi Albert de Saxe.

POPULATION DENSE

Paris est la capitale où la population est la plus dense.

Londres, d'après les récentes statistiques, compte 400,000 habitations, ce qui donne environ 7 habitants par maison.

A Berlin, Petersbourg, ce chiffre est à peine plus élevé, et pas beaucoup plus à Vienne ou à Constantinople.

New-York, si nous en croyons les statistiques américaines, est composé de 145,000 maisons, avec 18 habitants en moyenne. Quant à Philadelphie, ville ultra-moderne, sa population est moins dense encore que celle de Londres. Il y a une maison pour six personnes et une fraction.

Paris, au contraire, pour sa population de 3 millions d'habitants, compte à peine 85,000 maisons, soit une pour 36 personnes.

PIERRE LOTI A MADRID

M. Viaud (Pierre Loti) vient d'arriver à Madrid ; lieutenant de vaisseau retraité, il vient se mettre au service de Sa Majesté catholique.

Il est dans la capitale espagnole l'objet d'une vive curiosité.

Car s'il vient faire figure de marin, il fera aussi figure d'académicien.

Et c'est pourquoi, disent les loustics, on le regarde là-bas comme le *Vaud à deux têtes*.

NOUVELLES A LA MAIN

A la porte d'un mastroquet.

La femme d'un ivrogne invétéré est allée chercher son mari :

— Canaille, lui dit-elle, te voilà encore gris ; ces pas honteux d'avoir vu dans cet état-là !

Et le pochard :

— Pas raison, ma vieille... Faut pas qu'on me voie comme ça...

Et il rentre dans la boutique du marchand de vins où il se remet à boire.

Dans le train. — Les chemins de fer sont tout de même une belle invention.

— Admirable. C'est à eux que je dois ma fortune.

— Vous ? Je vous croyais photographe...

— Mes deux tantes et ma belle-mère ont été tuées dans une collision.

## A Boulets Rouges

Il y a des gens qui ont toutes les inconciences : M. Dubar est du nombre. Ne laisse-t-il pas publier dans son *Echo*, une note relative à M. M..... négociant à Arras, qui avait trouvé le moyen de voyager à quart de place !

Voyons, voyons ! bon *Echo* ! Il est défendu de parler de corde... et cætera.

***

Le doux gateux qui, l'autre jour, a commis dans la *Croix* la gaffe amusante que nous avons signalée, et qui consistait à traiter les électeurs de *chenilles*, a dû recevoir de son directeur un *pot* phénoménal. Aussi essaie-t-il de se ratraper aujourd'hui en nous reprochant d'être « borné » et de « n'avoir pas compris qu'il comparait le suffrage universel à un arbre ».

Nous avouons humblement que malgré sa lumineuse explication nous continuons à ne pas bien saisir le sens de la phrase, par nous incriminée, du malheureux élève en crétinisme de Bazile-Masquelier. Un arbre :... le suffrage universel !...

O Ledru, qui l'eût dit ? ô Rollin, qui l'eût cru ?

***

Le député sortant de la 2e circonscription de Valenciennes, — plus connu, dans le ressort de son collège électoral, sous le nom de Li-Hung-Tchang, — est certain d'être battu au 8 mai prochain ; aussi a-t-il demandé à Méline une situation dans une ambassade.

Le président du Conseil aurait songé à l'envoyer comme chargé d'affaires au Petchili. Mais une chose le fait hésiter : il craint qu'à peine investi de sa nouvelle fonction, Lepez — en vertu de sa tendance bien connue — ne sorte du corps... diplomatique.

Louis MARLE

## Chronique électorale

*Deuxième circonscription*

**Henri GHESQUIÈRE**

CANDIDAT DU PARTI OUVRIER

### RÉUNION DE LA SCALA

**Nombreuse et importante réunion publique et contradictoire. — 3,000 électeurs. — Les orateurs socialistes et la candidature Ghesquière acclamés par toute l'assemblée.**

Dès 8 heures, la salle était comble, à 8 h. 1/2, plus de 3,000 citoyens s'entassaient dans la vaste salle de la Scala et dans ses galeries, lorsque le citoyen G. Devernay, conseiller général acclamé président, avec comme assesseurs les citoyens C. Ghesquière et Parmentier, a ouvert la séance en déclarant qu'il ferait tout son possible pour assurer la liberté de discussion et qu'il comptait surtout sur le calme de toute l'assistance.

Il donne ensuite la parole à notre ami H. Ghesquire.

**Discours de Ghesquière**

Le sympathique conseiller général, applaudi dès son apparation à la tribune, regrette que les contradicteurs spécialement invités aient cru devoir fuir la discussion, et surtout M. Loyer : il se déclare pourtant prêt à aller discuter dans une réunion privée organisée par son adversaire millionnaire et clérical.

L'orateur a glissé sur cet incident électoral, pour expliquer sa vie privée et sa vie publique depuis dix-huit années, sa conduite au Conseil général et au Conseil municipal de Lille.

Il développe les réformes ouvrières et de solidarité socialiste qu'il a défendues avec ses amis du Conseil général et du Conseil municipal, et dont il a réussi à obtenir quelques parcelles qui servent à soulager quelques misères, à sauver les enfants, les vieillards et les femmes accouchées, de la faim et du froid.

Puis, après avoir exposé le programme socialiste, le citoyen Ghesquière fait justice du faux patriotisme dont abusent les cléricaux et les capitalistes pour capter la confiance des électeurs.

[illegible] discours par un vibrant appel au triomphe dès le premier tour de scrutin du Parti ouvrier et de la République sociale.

Notre ami H. Ghesquière regagne sa place accompagné par une double salve d'applaudissements.

Un jeune socialiste de Loos vient à la tribune souhaiter la victoire au citoyen Ghesquière et, lui offrant un bouquet de fleurs rouges, il s'écrie : Vive le Parti ouvrier !

Ghesquière remercie l'enfant et le félicite d'être de la génération qui verra cette société nouvelle où il y aura place pour tous au banquet de la vie. (Vifs applaudissements).

Après Ghesquière c'est Samson qui prend la parole.

**Discours de Samson**

Notre ami Samson a, pendant une demi heure, fait le procès de la classe capitaliste, démontre que la lutte des classes était imposée aux ouvriers par les gros patrons eux-mêmes et que les travailleurs ne seront émancipés que par les prolétaires eux-mêmes.

L'orateur a obtenu un très vif succès.

Le citoyen Renard, apparaît à son tour, à la tribune.

**Discours de Renard**

Notre vaillant camarade montre par une série de comparaisons frappantes, la différence qu'il y a entre le patriotisme bourgeois et le patriotisme ouvrier et après avoir examiné les candidatures en présence, il engage tous les électeurs à voter le 8 mai prochain pour les candidats vraiment républicains, pour les candidats socialistes.

L'orateur obtient, lui aussi de chaleureux applaudissements.

**Discours de Devraigne**

L'éloquent candidat socialiste de Tourcoing déclare être venu donner son faible concours à l'élection du citoyen Ghesquière qui est assurée au premier dans la 2e inscription de Lille. (Applaudissements prolongés. Cris nombreux de : Vive Ghesquière ! vive le Parti ouvrier ! à bas Loyer !

Le court discours que Devraigne a prononcé a été vigoureusement applaudi.

C'est le tour du citoyen Delory, maire de Lille, dont la présence à la tribune est saluée par de vifs applaudissements.

**Discours de Delory**

Notre ami Delory s'excuse de la tâche difficile qui lui reste, de parler après les orateurs précédents ; cependant il veut s'expliquer sur les votes de M. Loyer puisque ce député sortant n'ose pas venir publiquement les expliquer lui-même.

Et un à un il disséque les votes du député clérical et millionnaire qui s'est montré à la Chambre opposé aux réformes et a voté contre les ouvriers, les employés, les fonctionnaires et les petits cultivateurs, contre l'impôt sur le revenu et contre les revendications des instituteurs.

En terminant, il recommande, lui aussi, la candidature du citoyen H. Ghesquière, porte-drapeau du Parti ouvrier.

L'orateur est salué par une double salve d'applaudissements.

Le citoyen Devernay, président, après un nouvel appel à la contradiction croit, quoique convaincu du succès de la candidature Ghesquière, devoir mettre aux voix pour terminer par une consécration de nos principes cette magnifique réunion.

La candidature socialiste est votée à l'unanimité et la séance est levée au milieu du plus grand enthousiasme, aux cris